

# Le troisième Reich, païen ou ambitieux

L'état de la valeur morale en Allemagne est une question d'intérêt. Nous sommes témoins d'une transformation absurde de ses conceptions philosophiques et religieuses. L'Allemagne, semble-t-il, culbute dans un réel néo-paganisme.

Encore une fois, le mois dernier, les chroniques des journaux commentent l'attitude antichrétienne du Reich: "Dénonciation du Catholicisme politique", "Condamnation de religieux pour transfert de devises", "Stérilisation", etc.

Les "Etudes" du 20 septembre rapportent, — ce texte montre bien la situation actuelle, — les protestations des évêques allemands "contre les attaques généralisées de toutes parts et de mauvaise foi contre le catholicisme". Ils repoussent, continue le texte, l'accusation du "Catholicisme politique" et, sur la gravité de cette campagne calomnieuse, ont adressé un rapport au Führer.

Ils demandent aux fidèles de s'abstenir des journaux, des assemblées hostiles à la foi et à l'Eglise; ils défendent la morale du mariage telle que l'Eglise l'enseigne; ils invitent les parents à envoyer les enfants (tant que cela sera possible) dans les écoles catholiques; ils interdisent les associations de jeunesse qui ne respectent pas la foi ou les mœurs chrétiennes; ils proclament le loyalisme des associations catholiques de jeunesse et les disculpent des accusations dont elles sont l'objet. La règle souveraine devra être d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Nous sommes témoins depuis 1930 d'une lutte "paganisante" et d'une persécution antichrétienne fermement menées. Mais, sous quelle égide toute cette campagne trop étonnante est-elle faite? Où s'est-on inspiré? Quelles doctrines prêche-t-on? Qui enfin insinue ces doctrines et par conséquent est l'instigateur de ce mouvement? Je vous réfère à l'étude d'Albert Béguin sur "Le néo-paganisme allemand" (parue dans la "Revue des deux Mondes", le 15 mai dernier) où j'ai puisé ma documentation. Voir aussi: "Aux sources de la pensée allemande contemporaine" de Serge Hentsch ("Etudes", 20 septembre 1935).

En 1930, à la faveur des troubles politiques, Rosenberg et Reventlow remirent à jour les doctrines émises depuis le lendemain du romantisme en faveur d'une religion germano-centrique. (cf. Hann, Wagner, Bachofen, Gorres, Arndt, Daumer, Nietzsche, — d'après Albert Béguin. Cf. Fichte, Hegel, Marx, Treitschke, Nietzsche, — d'après Serge Hentsch). D'autres apôtres surgissaient bientôt (Hauer, Bergmann, Von Surs, Wirth, Hans Günther, Mandel, Krause, Fuchs, etc.), prêchant chacun sa propre conception du "pan-aryenisme". Tous proposaient un même but mais divergeaient dans l'indication des moyens nécessaires pour l'atteindre. Mais après les congrès de 1933 et 1934, les liens resserraient les philosophes

en question sous l'égide du "Mouvement de la foi allemande". Aujourd'hui nous assistons au "Renouveau religieux du peuple par le fond héréditaire de la race allemande, celle-ci, en son origine équivaut à une mission éternelle; cette mission seule est la base de la parole et des rites, lui obéir, c'est mener une vie allemande".

L'Allemagne éternelle et profonde ne doit pas se dégrader dans une croyance inférieure telle que la religion chrétienne. La morale germanique est celle de l'honneur, de l'héroïsme et de la "glorification nordique de la vie et du destin". Le Christianisme d'ailleurs ordonne l'amour du prochain sans distinction ce qui ne peut être puisque seule l'Allemagne en est digne. Un aryen est seul l'auteur de sa vie tragique et belle, il n'a pas besoin d'un médiateur ou d'un sauveur.

"Les sentiments chrétiens du péché, de la faute et de la pénitence ne sont pas des sentiments religieux, mais des complexes, des idées fixes artificiellement inculquées à l'homme; car un sentiment religieux est un mouvement pur, noble et naturel de notre cœur; il s'inspire de ce fait d'expérience que le monde et la vie sont d'origine divine". (Bergmann.)

"Pour un peuple de race intacte, la doctrine du péché originel eût été inintelligible, car un peuple pur est animé de confiance en soi, en sa propre volonté ressentie comme un destin... Le sentiment constant du péché est un phénomène secondaire qui accompagne l'abâtardissement physique". (Rosemberg)

Donc l'allemand fier de son origine n'acceptera pas de doctrines étrangères comme cette religion judéo-romaine, responsable de la décadence européenne; au contraire, il l'anéantira. Mais tout en étant antichrétien la "Deutschereligion" n'est pas anti-religieuse, elle "parle au nom de la foi naturelle et native des germains". Cette foi est celle du sang, de la terre, de la vie et de la nature; c'est la croyance en tout ce qui est allemand. "Nous sommes les liens de Dieu en ce monde. Nous savons que nous sommes les enfants de cette toute maternité... que nous faisons qu'un avec ce noyau le plus intime... nous nous sentons enfants de Dieu ou Dieu-enfant". (Bergmann.)

Ce "Dieu n'est point le Dieu d'une révélation surnaturelle, mais uniquement et exclusivement le Dieu du monde, qui n'existe pas plus sans le monde que le monde sans lui". (Mandel.)

"... Le Dieu personnel, trônant au ciel, saisissable par l'idée, est plutôt sémitique et latin... Pour l'allemand, Dieu est présent dans le cosmos comme dans sa propre conscience, Dieu est senti par lui comme une force à la fois personnelle et impersonnelle..." (Hauer.) L'homme est donc divinisé dans sa vie.

"Dieu est naturellement présent dans le sang nordique et d'autre part Dieu se crée en lui-même à travers l'histoire, dans l'âme allemande". (Hauer.) "On peut nommer la religion allemande, — par contraste avec le chris-

tianisme ascétique et ennemi du monde, — une religion de la nature et de la vie, de l'acte et de la volonté... L'allemand d'aujourd'hui a besoin d'une religion saine et naturelle qui le rende vaillant, pieux et fort dans son combat pour son peuple et sa patrie". (Bergmann.) La race est divine, le corps humain aussi mais la qualité de cette divinité dépend du peuple et Bergmann fait ressortir l'idée que tant la race sera belle et saine autant la religion sera parfaite, pour cela il entrevoit l'homme-dieu: "On peut faire l'élevage, non seulement d'animaux, mais de l'homme-dieu... Si nous voulons être des messies, — et nous pouvons l'être, nul autre à notre place, — nous devons veiller avant tout à ce qu'il ne naisse pas d'enfants malades, d'être qui aient besoin d'une rédemption... La charité exercée avant la naissance, selon les principes de l'eugénisme moderne, est la seule voie qui puisse libérer l'humanité des illusions religieuses ou rédemption et d'immortalité... Nous ne voulons pas croire plus longtemps au Christ: nous voulons enfin être le Christ, agir en qualité du Christ. Pour nous-mêmes, pour notre peuple, pour l'humanité".

L'Allemand "n'attend plus de Dieu des interventions miraculeuses en faveur du salut éternel ou temporel de l'homme... La foi allemande se déclare prête à accepter le destin, quel qu'il soit... Elle ne souhaite pas ce monde autre qu'il n'est... Le sens du monde n'est pas dans le salut de l'individu mais dans le cours sublime de l'ensemble auquel l'individu a à se plier. Héroïsme tragique, non point espoir de salut!" (Mandel.)

On voit à quel point on pousse l'idolâtrie de la vie. Le destin est adorable et l'Allemand l'acceptera avec héroïsme. S'il est né médiocre il se perfectionnera en faisant son devoir dans toutes les pérépéties de sa vie, avec une fermeté toute allemande. L'individu se doit à son peuple. "Il n'y a qu'une vertu: être allemand". (Hauer.) "Tu n'es rien, ton peuple est tout". (Bergmann.)

Que puis-je ajouter à ces textes explicites? L'Allemagne est déesse. Celui qui ose se dresser contre elle est méprisable. Le chrétien est un dégénéré qui fausse la vérité. Qu'il disparaisse, il ne peut s'insinuer dans les rangs des prédestinés comme Fichte l'affirme: "C'est vous entre tous les peuples modernes qui avez spécialement reçu en dépôt les germes de la perfection humaine". Le Catholicisme en plus d'être faux ose plier l'aryen sous une autorité étrangère; quel acte odieux! L'Allemagne est la grande civilisatrice contemporaine, tout lui est permis. Elle se galvaude dans des théories insolites qu'elle invoque pour excuser sa conduite. Nous nous expliquons mal comment des êtres civilisés s'attachent à ces absurdités. Y a-t-il des aryens sincères? Ou bien ce "mouvement de la foi allemande" n'est-il pas tout simplement un déguisement sous lequel s'abrite une orgueilleuse ambition?

Louis ARCHAMBAULT

## Petites Patries

### MATANE

Humaniste obstiné, il m'arrive encore, après deux mois de Rhétorique, de m'abandonner, de longs moments, à l'envol de mes rêves. Aussitôt franchie l'invincible clôture, ils m'emportent le plus souvent vers la Caspésie heureuse:

"Quand revoirai-je, hélas! de mon petit village

"Fumer la cheminée..."

Matane. Trois semaines en bas de Québec. C'est le cas de le dire. Quatre cent cinquante milles de Montréal. Les alentours portent des noms que Hugo, le grand poète eût fait sonner au bout de ses vers: Sayabec, Val Brillant, Cap-Chat; d'autres sont d'une poésie plus discrète: Rivière-Blanche, Baie-des-Sables, Sainte-Anne-des-Monts.

Matane est un mot sauvage (1). Il voudrait dire, en langue micmaque: "viviers de Castors". L'interprétation d'un sauvage malécite est plus

charmante: "Le nerf qui suit l'épine dorsale". Ce nerf, c'est la Rivière Matane, sans aucun rapide, qui s'en vient au Fleuve, après vingt lieues de patiente descente. La rivière, en passant, a laissé son nom au village et son âme simple aux villageois.

C'est sur ses rives que les maisons sont bâties. Curieux phénomène, car les villages côtiers s'allongent d'ordinaire au bord du Fleuve. Ici on a mieux aimé la familiarité de la Rivière. Elle est plus à nous semble-t-il.

Mais le Fleuve est là...

Le Fleuve, géant rageur, dont les clameurs, aux soirs d'orages, exaltaient mon imagination d'enfant...

Le Fleuve, doux ami, dont l'immense caresse, aux soirs sereins, apaise mon âme d'adolescent...

Une ligne de terre grise, là-bas, à trente-cinq milles, arrête timidement les grandes eaux. Nous l'appelons d'un nom vague: "le Nord". C'est un pays de mystère.

Matane se détourne du Fleuve, regarde sa rivière et, comme elle, coule calmement sa vie de travail.

Six mille âmes demandent du pain aux champs, des poissons à la mer et des sous à ce Monsieur Price, qui empile des planches, plein Matane, à l'étonnement des Touristes.

Le village a peu d'arbres, mais la Rivière veut bien en apporter des

hautes terres. La culture a transfiguré et l'industrie a quelque peu défiguré le beau pays qu'avaient connu les colons, amenés jadis par le Sieur d'Amours, premier seigneur de Matane (2)

J'aime entre toutes une image de Matane: celle de son port, où l'on voit les mâts entremêlés des goélettes. Les goélettes, grands oiseaux de passage, aux ailes repliées! Elles sont venues de Québec et du lointain Montréal. Elles pointeront bientôt sur le "Nord", chargées "d'hommes de chantiers", et accosteront à Godbout, à Bersimis, aux Sept-Iles. Eternels voyageurs...

J'aime la masse d'eau vert pâle de la Rivière, qui glisse entre les deux quais et qui tarde un moment à se perdre dans le vert plus profond de la mer salée...

J'aime les jeunes pêcheurs d'éperlans, alignés sur les quais, et qui lèvent et rejettent, tour à tour, leur "perche de ligne". L'éperlan fretille au soleil et brille de toutes ses écailles d'argent clair et d'émail. Poisson minuscule et diaphane. Il est nerveux avec quelque chose de distingué. Il ne doit pas fréquenter, dans la société marine, la loche molle et grasse, ni la plie ridiculement large et plate, encore moins le monstrueux crapaud de mer, qu'on ne sait pas comment décrocher. On s'étonne que

l'aristocrate éperlan se laisse prendre à l'appât d'un ver de terre. Il n'est qu'un snob, peut-être?

J'aime, lorsque le jour tombe, que l'angélus de mon église effeuille sa chanson sur mon village aimé, sur les âmes humblement chrétiennes de ce paysans, de ces pêcheurs, de ces ouvriers, mes rudes frères. Ils vont à la messe, le dimanche, et ils font, le soir, leur prière. Ils aiment le bon Dieu avec le cœur qu'ils ont, sans raffinements inutiles, tout droit. Et sur leur simple croyance, veille un saint des vieux temps, un très savant Père de l'Eglise, Saint Jérôme de Matane...

Ainsi vont mes rêves...

Et je me souviens d'une phrase que Cicéron nous a dite, l'an passé; elle lui fut inspirée par un séjour dans sa campagne natale d'Arpinum: "Inest nescio quid et latet in animo ac sensu meo, quo me plus hic loco fortasse delectet"...

"Au fond de mon cœur et de mes sens même, se cache un sentiment inexprimable, qui me fait aimer, peut-être plus que tout autre, ce coin de mon pays"...

Bernard BERGERON

(1) Champlain écrivait Mantanne. Les Français, dit-on, sont malhabiles aux langues étrangères!

(2) Il obtint sa concession, le 8 novembre 1662.